

PRÉFACE

Marcel OTTE*

Pour tout étranger, la visite de Liège s'organise autour d'une vaste place – un immense vide. Embarrassés, les Liégeois expliquent à regrets la disparition de leur cathédrale, un peu comme s'ils en étaient eux-mêmes encore responsables. C'est vrai: la balafre reste béante, au cœur de la ville, comme aux cœurs des Liégeois. Comme un enfant pris en faute, la population explique laborieusement la disparition du vénérable sanctuaire par la nécessité de briser un lien malsain entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, incarné par le prince-évêque. Il fallait changer d'ère, comme les Parisiens, voire avant eux. Il fallait surtout mieux faire, s'attaquer à un symbole gigantesque, monumental, précieux, sacré; arracher l'âme à un régime révolu, méprisé. Le rejet a été métaphysique, inconscient, populaire, radical – rejet d'inégalités subies durant des siècles. Le saccage consommé, la foule dégri-sée en a constaté l'ampleur, réalisant qu'une cathédrale contient aussi l'âme de ses constructeurs, qu'elle est la fierté d'une cité, le lieu de son authenticité et la démonstration de son esprit de solidarité.

Toutes les tentatives de résurrection ultérieures visèrent à retisser, par de nouvelles voies, les liens sacrés qu'assuraient la cathédrale. Mais la blessure d'une perte due à la seule volonté d'autodestruction perce immanquablement dans la nostalgie liégeoise où s'associe volontiers ce traumatisme architectural et la fin de l'indépendance principautaire. Le "à quoi bon !" de Rosetta dans le film des frères Dardenne, résonne encore comme l'écho de cette double flétrissure.

Les visiteurs ressentiront aussitôt la farouche réaction de la population liégeoise, plus chauvine que nulle autre. Elle s'est manifestée par des fouilles archéologiques, la mise en évidence de vestiges dans le cadre d'un "archéoforum", la reconstitution d'un éphémère chœur gothique grâce à une structure de métal, l'élévation de colonnes rappelant les anciennes nefes sur la place actuelle, et l'organisation d'innombrables festivités – sortes de rituels païens - au lieu même du martyr, enfoui un peu plus bas. La foule soutenant les

fouilleurs pendant les moments difficiles où les fondations mêmes de son église allaient être rasées, la brique que je retrouvais chaque matin au bord du chantier, soigneusement emballée, avec le mot "pour reconstruire notre cathédrale", les controverses médiatiques sur le sujet, l'occupation des lieux contre les forces de l'ordre, la messe improvisée par Germain Dufour, le prêtre des déshérités, sur les fondations de la première chapelle mérovingienne: tous ces témoignages et tant d'autres, ont manifesté l'obscur besoin d'un attachement matériel, physique éprouvé par une population quant à ses origines, à son passé, à son authenticité.

Déjà en 1910, une "crypte" avait été aménagée sous les dalles de la place, où, dans l'obscurité, le froid, l'humidité, mon grand-père m'emmenait nous ressourcer, sans un mot mais tous les sens aux aguets: c'était "nous", notre famille, notre peuple, notre histoire qui nous imprégnaient, sans texte possible, sans explication nécessaire. Le passé possède sa propre densité, sa puissante fascination, sa force de rassurante confiance.

Dans ces moments, toutes réminiscences se trouvent amalgamées – celles de lointains Romains dont on nous parle à l'école, celles de la vague fibre gauloise dont nous serions tous issus, celles de la fécondité germanique et chrétienne d'où les royaumes surgirent dans notre Moyen Age. Plus tard, l'esprit s'affûte et établit des catégories dans cette masse émotionnelle confuse. Le souffle de l'esprit gothique s'impose à l'examen des nombreuses représentations réalisées lorsque l'édifice était encore debout. Mais il s'oppose aussitôt à la force historique émanant de la personnalité de Notger, véritable premier prince-évêque, vorace et ambitieux en raison de sa nouvelle puissance. Son bâtiment importe plus que d'autres dans l'histoire de l'église cathédrale: vaste, somptueux, construit sur le modèle ottonien des églises impériales, de Rhénanie et de Saxe. C'est à Saint-Michel d'Hildesheim que l'on trouvera la meilleure analogie: large nef, double chœur, double transept, couverture par un plafond plat - la puissance exaltée.

Nous ignorons les causes de la destruction de la cathédrale Saint-Lambert ottonienne; quoi qu'il en soit, un édifice

(*) Université de Liège.

du plus pur style roman lui succéda au cours du XIIe siècle: de superbes chapiteaux en témoignent encore. Histoire et archéologie se rejoignent pour attester ensuite l'incendie de 1185, à partir duquel l'église prit progressivement son aspect définitif. Les analyses dendro-chronologiques ont confirmé une réédification, amorcée à l'est, dès la fin du XIIe siècle. L'esprit français s'impose d'abord: la lumière du levant est captée par de hautes fenêtres, illuminant le fidèle et activant sa foi. Tant d'élan spirituel imprègnent le lieu à jamais. La rénovation gothique de l'église est poursuivie vers l'ouest, visant d'abord à conférer à l'ensemble de l'édifice une majesté lumineuse qu'il ne connaissait pas jusque là, bouleversant le recueillement de la nef romane. La crypte occidentale, elle, sera largement épargnée par ces travaux d'envergure. Ainsi le "saint des saints" où reposaient les restes de saint Lambert, l'évêque martyr, patron de la cité, a-t-il un statut particulier dans la cathédrale gothique. Le lieu symbolique créé par Notger pour son prédécesseur lointain garde tout son mystère dans la pénombre occidentale, tandis que le flamboiement à l'est fait vivre la foi nouvelle. Dans la suite, les deux histoires, déchirées et chaotiques, poursuivent ensemble leur destin: d'un côté, le mouvement vers la vie; de l'autre la garantie d'un fondement authentique et lointain, deux traits finalement indispensables à toute conscience lucide, faite d'audace et de prudence, de défi et de protection, de doutes et de certitudes. Le "vaisseau" gothique permet à la ville de naviguer en toute autonomie, rassérénée par la haute silhouette bienveillante des nefs et des tours.

L'histoire humaine n'est en rien aléatoire: elle se structure dans le temps, comme on a prouvé qu'elle se structure aujourd'hui dans les sociétés humaines. La clef d'accès à cette logique n'est sûrement pas simple car nous cherchons à appréhender des processus en perpétuelles modifications. Dans ce cas-ci, cependant, nous assistons à une ouverture à des forces naturelles telles la lumière ou la nature, dans une opposition aux forces obscures du christianisme méditatif roman. Cet appel à la nouveauté annonce la future Renaissance, où l'homme se voudra totalement maître de soi. Esclave de ses illusions, il tentera même d'imposer cette "libération" à la terre entière. Les témoignages si violents de rejets contemporains en disent assez sur la vanité de cette entreprise.

Mais juste avant que l'esprit gothique l'ait emporté sur l'esprit roman, au tournant du XIIe et du XIIIe siècle, l'impression dominante est celle d'une harmonie entre des tensions adverses. Sorte d'âge d'or du Moyen Age accompli, de la maîtrise spirituelle, "l'Art 1200" est un moment privilégié, éphémère et fragile. Les tensions entre l'esprit roman et l'esprit gothique s'y combinent pour donner plus de vigueur à une foi conquérante, à une Eglise rassurée et toute puissante. Saint-Lambert en témoignait admirablement, comme ce beau livre va le montrer. Il contient le condensé le plus sérieux, le plus à jour et le plus stimulant que l'on puisse produire sur un

édifice disparu, approché par ses fondements archéologiques et architecturaux comme par les abondantes sources écrites et liturgiques qui en sont restées. On a cherché à y saisir les mécanismes de changements de modes où se combinent le sens du prestige épiscopal, le renouveau liturgique et les expériences architecturales. Des études toutes récentes s'appliquent aux reconstitutions architecturales et à l'histoire des bâtiments, par l'analyse des matériaux (Liège) ou par les reconstitutions virtuelles (Strasbourg). L'importance économique des chantiers de cathédrales souligne la dimension sociale de telles entreprises, complémentaires et étroitement imbriquées à l'action religieuse, où toute une population se trouvait doublement impliquée, par le matériel et le spirituel. Comme le montrent les constructeurs des pyramides ou les visiteurs qui s'engloutissent, toujours aujourd'hui, sous les dalles de la place Saint-Lambert, la sacralité d'un lieu doit être sensible, physique, matérielle, afin qu'un échange, chargé d'esprit, puisse s'effectuer. Les analogies entretenues avec des cathédrales du nord de la France d'une part, avec certains sanctuaires impériaux d'autre part, ne font qu'accentuer l'âpreté des regrets sur la perte liégeoise.

Pourtant, par la magie de cette rencontre, relayée par la qualité de cette édition, l'âme de cette cathédrale fut revivifiée - pour un temps sans doute, mais avec une réelle profondeur, un vrai enrichissement scientifique, comme dans un acte de foi contemporain. Nous redécouvrons cet édifice dans une intimité plus subtile que s'il eût été encore debout. La balafre de la destruction et de la démolition fut féconde: la douleur qu'elle a provoquée s'est épanchée en un intérêt accru, une attention plus appliquée, un décodage plus méthodique des traces dispersées qui en subsistent. S'il ne nous appartient pas de rebâtir cette cathédrale, nous pouvons employer le traumatisme de sa perte comme une énergie appliquée à ressouder les quartiers de Liège, à faire aimer ses vestiges, à y rassembler les foules et à y accueillir les visiteurs.

Dans nos universités, notre rôle consiste à produire une œuvre de connaissance, de création et d'intérêt pour tout public concerné, de la pure abstraction scientifique à l'appréciation spontanée, fondée sur l'attraction esthétique ou sur le mystère des origines. Cette opération, délicate et magique, requiert un mélange dosé d'érudition et de finesse, un brin de folie et beaucoup de sagesse, un dévouement patient mais déterminé, puis, surtout, une passion profonde d'autant plus puissante qu'elle s'en trouve jugulée par la raison. Ces qualités, rares isolément, exceptionnelles dans leur combinaison, furent requises pour que la magie pu opérer; elles sont toutes rassemblées chez Benoît Van den Bossche, âme volontaire et discrète qui conçut puis réalisa cette rencontre spirituelle autour de notre cathédrale défunte. Outre l'honneur qu'il me fit en sollicitant ces lignes, notre "magicien liégeois" offrit à tous la joie et la richesse des ces retrouvailles autour de notre passé, désormais prolongées par ce bel ouvrage; qu'il en soit sincèrement remercié.